

Vers une esthétique du non grandir : de la souffrance du désir au désir du nostos

Chantal Brunot

DANS **TOPIQUE** 2005/4 n^o 93 , PAGES 73 À 78

ÉDITIONS **ASSOCIATION INTERNATIONALE INTERACTIONS DE LA PSYCHANALYSE (A2IP)**

ISSN 0040-9375

ISBN 2847950621

DOI 10.3917/top.093.0073

Date de mise en ligne : 01/04/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-topique-2005-4-page-73?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Internationale Interactions de la Psychanalyse (A2IP).

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Vers une esthétique du non grandir : de la souffrance du désir au désir du nostos

Chantal Brunot

Grandir implique la croissance, la poussée pulsionnelle jusqu'à l'atteinte d'une limite que vient désigner l'entropie. L'entropie, selon la définition du Littré, « dépend de l'état initial et de l'état final du corps, et non de la manière dont s'effectue ce passage ; elle est nulle quand le point figuratif revient à son point de départ après avoir décrit un cycle fermé ». Le passage en question s'avère la translation du temps qui va de la naissance à la maturation puis à la mort comme destin de notre condition humaine.

Le pulsionnel, cette limite entre le somatique et le psychique tel que le définissait Freud, serait la métaphore incarnée du temps. La pulsion agissante s'agrège au désir afin de tendre à un accroissement graduel de son champ d'exploration. La quête d'altérité repose dans cette faculté vitale, susceptible cependant de connaître en son parcours tout type d'épreuves. Grandir vise à accepter la mort ne serait-ce que dans ce premier deuil de l'enfance, privilèges de l'enfance auxquels il nous faut renoncer un jour ou l'autre afin de vivre dans la communauté sociale et idéologique des autres, humains et mortels.

Force nous est de constater que la pratique analytique n'a cessé, depuis Freud, de nous exposer des cas où ce renoncement impossible se mue en symptômes névrotiques ou dépressifs, pire peut-être. C'est comme si l'enfant en soi ne pouvait franchir la limite par-delà laquelle tout retour serait impossible. Ce fantasme de demeurer l'éternel enfant s'impose comme un fantasme narcissique puisque ce qui le motive fondamentalement repose sur cette affirmation selon laquelle la soumission au destin du commun des mortels vient trancher l'idéal du moi au vif.

Cette affirmation inconsciente qui se fonde sur le déni de grandir produit sa pléthore de symptômes. Nous pensons plus particulièrement aux symptômes appartenant à la névrose de contrainte, ces rituels de purification et de maîtrise

visant à abolir toutes traces de soi dans le temps du réel. Le corps pulsionnel se transmue en une abstraction morale qui tend à accomplir des devoirs absurdes, dans une tension chaque fois renouvelée. Il existe à ce niveau (Freud comparait la névrose obsessionnelle à une religion privée) ce qu'on pourrait définir comme une esthétique du non grandir. Cette esthétique qui se nourrit d'un idéal de pureté visant à contrer l'altérité du pulsionnel dans son effet d'entropie – la petite mort de l'orgasme – s'avère construite à la façon d'un système totalitaire où les échanges avec l'extérieur sont chaque fois fermement contrôlés.

L'inconnu est l'ennemi car l'inconnu est le désir. Le désir qui porte à s'ouvrir à l'altérité de l'autre devient dès lors une souffrance qu'il faut contrer par des défenses drastiques qui ont tôt fait de tourner au masochisme tant leur caractère implacable ne permet aucune respiration vitale. Ces défenses envers le désir toujours associé à la mort tendent paradoxalement à rendre à toute vie possible la rigidification mortelle contre laquelle pourtant la lutte intestine se fait.

Ce refus de grandir s'incarne dans une protection envers l'intrusion de toutes sources d'altérité. Le pur est à ce prix. Car le pur est l'allié de l'idéal narcissique qui doit se maintenir à tous prix, au sacrifice de soi. La domination de ce qui ne peut se dominer s'apparente ainsi à une tension esthétique visant à remplacer l'objet du désir par un objet inanimé, un objet mort comme l'alléguait Serge Leclair dans son article « L'obsessionnel et son désir ». Cet objet-relique peut prendre telle ou telle forme mais il représente toujours l'unique source d'altérité possible.

Nous pensons à un patient, François B., qui, dès le plus jeune âge se mit à écrire scrupuleusement chaque matin l'histoire de sa vie s'arrêtant toujours sur le point butoir de la sortie de l'enfance. Cette écriture devenue rituel, il la décrivait comme étant l'unique réalité puisque, selon lui, tous les événements qui avaient pu se produire après l'enfance ne pouvaient avoir aucun poids. L'histoire s'arrêtait au moment où la mutation de l'enfant à l'homme s'opérait. Ainsi, quand à un moment, il arrivait à cette échéance, il s'arrangeait pour tout reprendre au début, sous le prétexte de corrections de style qui semblaient ne devoir jamais connaître de fin. Aussi, ne vivait-il pas. Les femmes étaient des instruments qu'il s'employait à salir, à ternir, « les tuant de son sperme » selon sa propre expression. Seuls les commencements le fascinaient. Dès que l'incarnation sexuelle se produisait, l'autre était comme mort. Cette chasse effrénée pour trouver la créature idéale se justifiait de cette impossibilité de la trouver puisque l'idéal ne pouvait s'incarner. Seule l'écriture prenait fonction d'un corps recueillant, accueillant, métaphore du corps maternel vers lequel on s'en retourne après avoir beaucoup souffert.

Mais ce désir toujours insatisfait de pouvoir rencontrer l'Autre parfait, symétrique, l'alter ego féminin n'allait pas sans souffrance. Seule l'écriture de soi au miroir de l'enfant avait pouvoir de créer une sorte de monade narcissique qui permettait de contrer la souffrance par l'implacabilité du rituel. Dès lors, la limite entre le dedans et le dehors était parfaitement signifiée. Le dehors c'était l'inquiétante étrangeté du hasard, de l'inconnu, du désir qui, pour se

satisfaire quand bien même, prenait une tonalité sadique puisque aucune des femmes rencontrées et aussitôt lâchées ne pouvait se mesurer à l'aune de l'idéal prôné. Elles prenaient fonction d'objets morts, sériels, infiniment ranimés sans qu'aucune d'elles ne puisse exister dans sa singularité d'autre. La souffrance de se retrouver seul à un âge où communément on en vient à se marier, à fonder une famille trouvait sa justification dans l'œuvre intemporelle à accomplir. Si l'Autre se dérobaît toujours à sa fonction d'idéal par la compromission entretenue avec la jouissance sexuelle du corps, seul un Autre désincarné devenait alors susceptible de répondre à cet idéal.

Au fil du temps, l'écriture était ainsi devenue l'unique compagne de François B., compagne combien étrange puisque duplication de soi, double narcissique préservant dans sa conque de mots la pureté recréée de l'enfance. Seul fils d'une mère qui l'adorait, François B. ne cessait de reprendre les traces de cet amour absolu qui ne pouvait se comparer à nul autre. Épouser le corps de l'écriture par le rituel journalier revenait à être à jamais inclus dans le ventre matriciel, comme si le monde n'était qu'un rêve sans densité ni matière, comme si le temps était pour l'éternité fixé, comme si la mère ne pouvait jamais mourir et l'enfant jamais grandir.

Le texte autobiographique ne pouvait, dès lors, aboutir. Il restait dans ce suspens du temps, réitérant le parcours du nostos avec un acharnement jamais démenti. Pourtant, il vint un jour où François B. eut soudain la peur d'être devenu fou, sa singularité lui apparaissant cruellement à l'âge de cinquante ans. Il ressentit le besoin d'un autre auquel il pourrait confier ses peurs, ses doutes. Sa venue en thérapie correspond au moment où l'écriture était venue à l'assèchement total ce qui signifiait la mort. L'un des effets de la thérapie fut de relancer le processus scripturaire mais vers une autre voie, la voie picturale. Le grand-père maternel de François B. était un peintre de renom. Ce dégagement sublimatoire vers la peinture fut une épreuve car la matière, les couleurs l'écœuraient, produisant en lui une sorte de nausée comme si à s'approcher trop près de l'informe le rejet face à l'abject s'éprouvait sans médiation possible. Les toiles reproduisaient invariablement des photographies de la ville où il était né, mais à une époque d'avant sa naissance. Il reconnut alors qu'il s'agissait là sans doute d'une quête de savoir concernant la jeunesse de sa mère, cette période où elle était une jeune fille, élève des Beaux-Arts.

Ainsi, l'autobiographie s'était-elle transmuée en une autobiographie picturale non plus de l'enfance de François B. mais de son avant-naissance. Les éprouvés cénesthésiques connus lors de cette exploration se révélaient intenses, induisant le dégoût comme si l'obscène se profilait derrière ces paysages, ces architectures bien sages. Ce rapproché avec le corps virginal de la mère, rendu tel par ce retour aux sources de l'avant-naissance avait la crainte d'être puni, dévoilé. Le fait de se mesurer au grand-père, dans la pratique de la peinture, se sanctionnait par ce qu'il nommait « ses œuvres avortées » qu'il jetait. Les toiles qu'il jugeait réussies étaient « les fruits bâtards du hasard ». Aussi, ne comptaient-elles pas, estimées sans valeur.

François B., dès l'âge adulte, se sentait dans la peau d'un mystificateur. Malgré sa réussite sociale, il gardait la conviction selon laquelle tout cela n'était que l'effet d'une tricherie, d'un leurre et qu'il ne faisait rien d'autre qu'endosser un rôle comme au théâtre. Sa quête d'idéal était ailleurs. Toute reconnaissance de sa valeur en tant qu'homme adulte faisait l'objet d'un dénigrement systématique. L'autobiographie picturale fut ressentie bientôt comme venant usurper une place inoccupable, celle du géniteur de sa propre mère. Aussi, abandonna-t-il sa thérapie, nous prévenant qu'il était désormais en mesure de revenir à l'écriture autobiographique, une écriture de nature analytique cette fois. La thérapie lui avait apporté des nourritures vitales désormais incorporées dans la trame même du processus scripturaire. Cette dévoration permettait de nourrir l'écriture en amont afin de relancer le flux qui permettrait le retour véritable.

Seule la reconnaissance de ce qu'il était en tant qu'enfant de cette mère qui l'aimait plus que tout au monde – ne lui disait-elle pas, enfant : « c'est toi le seul homme de ma vie » – était vraie. Seule la construction méthodique de ce qui pourrait s'apparenter à une esthétique du non grandir avait pouvoir de répondre à cet idéal, soulageant ainsi la souffrance de l'impossible désir. Le désir du nostos s'était substitué au désir d'altérité en empruntant cependant une voie subtile car, au bout du compte, l'altérité était retrouvée dans l'inconnue qu'était sa mère avant d'être mère. C'était donc elle l'Autre idéal, mais projeté dans un autre temps, incarné dans une pureté virginale qui le rendait par là-même, lui François B. non né, non altéré par les puissances d'entropie du temps.

La quête de la femme idéale et interdite, la mère, dans le monde, aboutissait toujours à l'impasse du désir. Le désir pour la mère comme interdit absolu trouvait sa voie de détournement, de satisfaction et de punition tout à la fois, par l'annihilation du fétiche qui servait de substitut fantasmatique, érotique, charnel. L'idéal poursuivi dans le corps de l'écriture perdait tout sens puisqu'il était lui-même l'objet d'un interdit majeur, celui de ne pas outrepasser les limites de l'enfance. L'issue trouvée grâce à la thérapie se résolvait par un saut, un bond hors du temps qui, rendant abstraits et la mère et l'enfant, faisait de cette mère une inconnue susceptible d'être désirée puisque non encore mère et de François B. un être non-être, non né, un fruit en germe dans le corps virginal de la mère, quelque chose s'apparentant à un idéal vérifié plus tard par la parole sacrée de la mère selon laquelle elle reconnaissait en son fils le seul homme de sa vie, soit cet idéal incarné.

On voit, à travers la complexité de ce cas, comment les permutations temporelles du fantasme de scène primitive sont à même de produire une forteresse narcissique soutenue par l'obsession de pureté dans l'échappement des lois naturelles. La scène primitive est rejouée en permanence jusqu'à sa désincarnation dans une abstraction fixe et permanente, d'ordre pictural ou scripturaire, où son accomplissement est rendu obsolète par une mise en figuration de l'avant-naître.

L'objet relique qui a pris la place de l'objet aimé est un substitut fantasma-

tique puissant qui produit ses effets dans le réel, le clivant en une part déréelle correspondant au devenir en tant qu'homme adulte et en une part qui serait seule véritable et qui porte au cheminement inverse, à la tension vers un nostos dont le point d'origine ne serait plus la naissance mais la pureté de la mère d'avant la naissance. Cette esthétique perverse du non grandir renvoie à bien des interrogations concernant notre position d'homme pris dans un faisceau temporel à multiples facettes, dont non la moindre s'incarne dans le lien à la scène primitive qui nous engendra selon cette dichotomie du hasard et de la nécessité que François B., avec ironie, nommait « l'infâme fabrique à avortons », rappelant cette phrase de Balzac selon laquelle « Les mères ont dans le cœur un amour excessif pour les avortons. ».

Chantal BRUNOT
membre du LASI, Paris X, Nanterre
20 rue des Écoles
75005 Paris

BIBLIOGRAPHIE

- ANZIEU D. (1977), « Les traces du corps dans l'écriture », Anzieu D. et coll., in *Psychanalyse et langage*, Paris, Dunod.
- ANZIEU D. (1980), « Les antinomies du narcissisme dans la création littéraire », sous la direction de J. Guillaumin, in *Corps Création*, Lyon, PUL.
- ANZIEU D. (1981), *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard.
- CHASSEGUET-SMIRGEL J. (1971), Essai sur l'Idéal du Moi. Contribution à l'étude psychanalytique de « la maladie d'idéalité », in *Revue française de psychanalyse*, 5-6, Tome xxxvii, Sept. Déc 1973.
- CHIANTARETTO J.F. (1995), *De l'acte autobiographique*, coll. « L'Or d'Atalante », Champ Vallon.
- FÉDIDA P. (1978), *L'Absence*, coll. « Connaissance de l'inconscient », Paris, Gallimard.
- FREUD S. (1913), *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard, 1985.
- FREUD S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969.
- GREEN A. (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, éd. de Minuit.
- LAPLANCHE J. et Pontalis J. B. (1964), « Fantômes originaires, fantômes des origines, origine du fantasme », in *Les Temps Modernes*, n°215, avril.
- LECLAIRE S. (1959), « L'obsessionnel et son désir », in *Évolution psychiatrique*, 1959, Fasc. II.
- ROSENBERG B. (1991), Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie, *Monographies de la Revue française de psychanalyse*, Paris, P.U.F.
- ROSOLATO G. (1978), *La relation d'inconnu*, coll. « Connaissance de l'inconscient », Paris, Gallimard.

Chantal Brunot – *Vers une esthétique du non grandir*

Résumé : Ce que nous nommons dans cet article esthétique du non grandir s'avère être un fantasme narcissique qui vise à demeurer l'éternel enfant, à opposer au temps pulsionnel une résistance morale et éthique qui trouve incarnation dans un double de soi, objet intemporel, fétiche d'un temps révolu sur lequel la tension d'altérité se reporte. Cette perversion du temps pulsionnel à l'œuvre dans certaines pathologies telles la névrose de contrainte trouve ici illustration dans l'analyse d'un patient autobiographe chez qui le désir du nostos est devenu le seul désir qui soit comme quête d'un retour dans l'avant-naître.

Mots-clés : Nostos, Entropie, Narcissisme, Idéal du moi, Scène primitive, Objet-relique, Fétiche, Autobiographie, Esthétique du non grandir.

Chantal Brunot – *Towards an Aesthetics of Not Growing Up*

Summary : What we call in this article the 'aesthetics of not growing up' is revealed to be a Narcissistic fantasy designed to preserve a state of eternal childhood, countering the stage of drives with a moral and ethical resistance which is incarnated in a double of self, an intemporal object, a fetish from the bygone times in which the tension of otherness is rooted. This perversion of the drives stage of development is at work in certain pathologies such as constraint neuroses, as illustrated here in the analysis of a patient who was working on an autobiography and in whom the desire for nostos became their unique desire, taking on the form of a quest to return to the period before birth.

Key-words : Nostos, Entropy, Narcissism, Ideal Self, Original scene, Object-relic, Fetish, Autobiography, Aesthetics of not growing up.